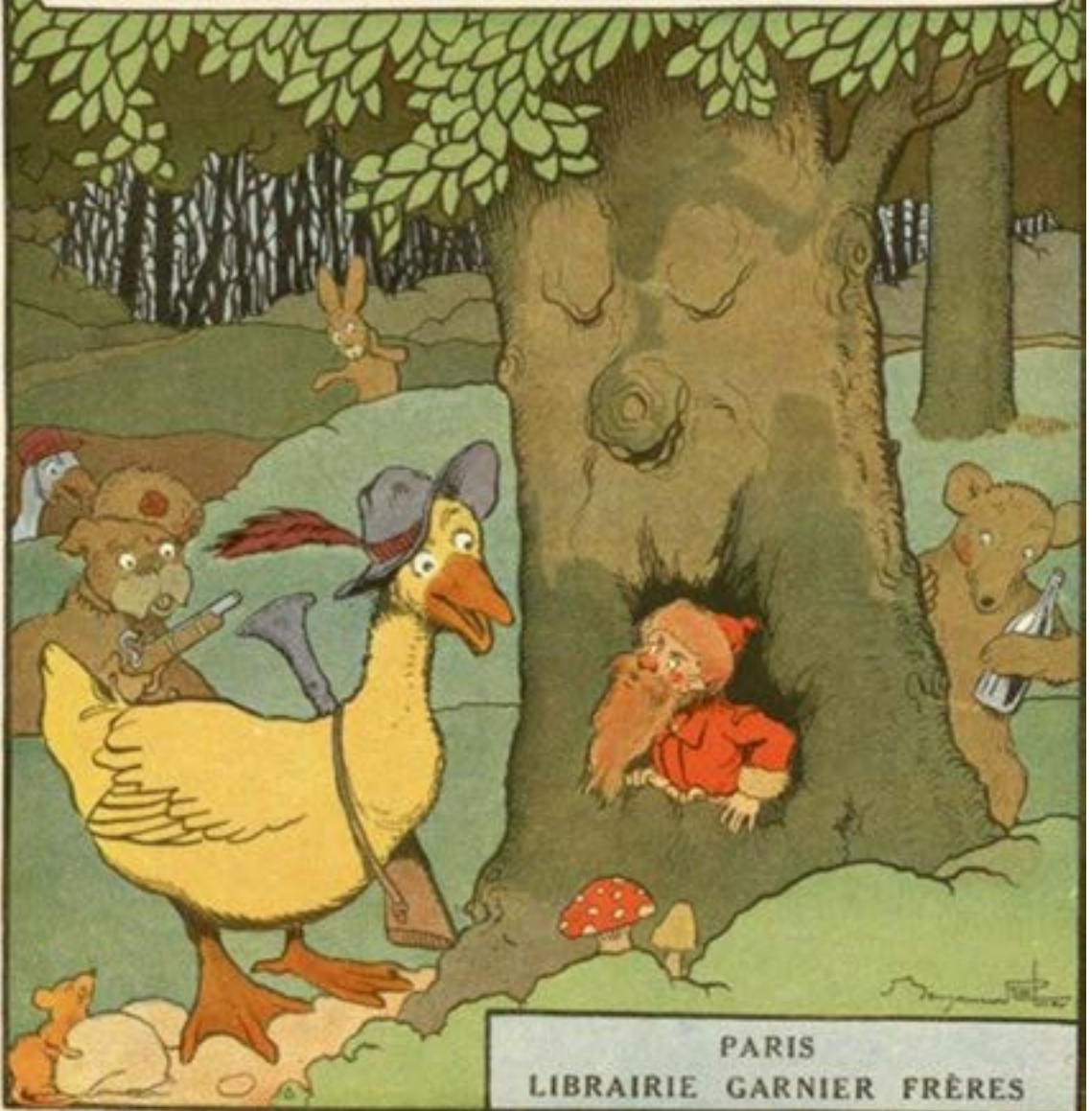


BENJAMIN RABIER.

GEDEON

CHEF de BRIGANDS



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

Première Partie

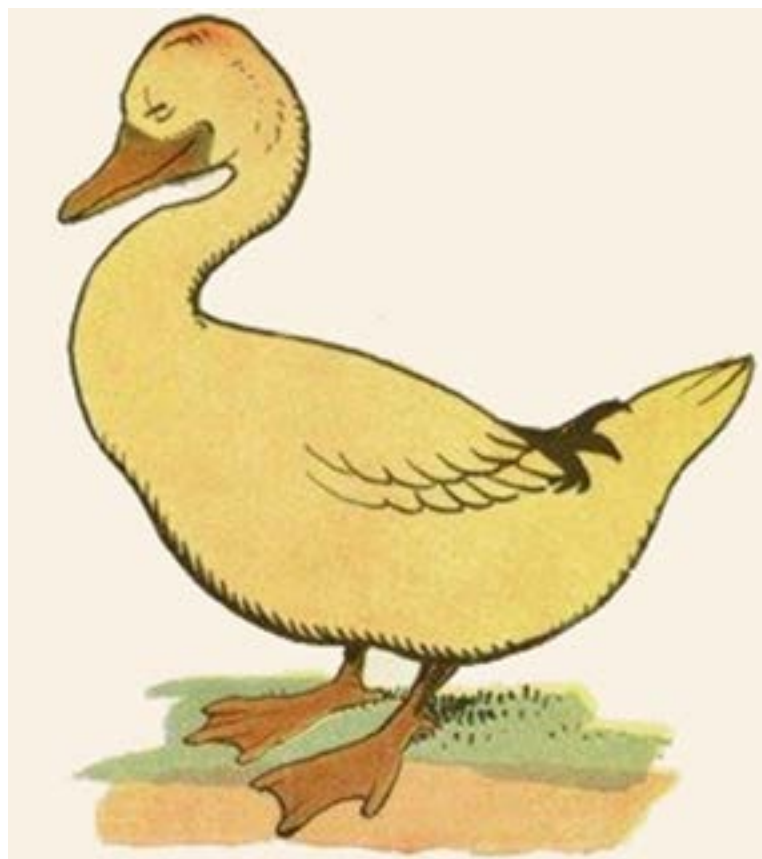
Gédéon chef de brigands

Première partie

Texte et illustrations de Benjamin Rabier

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson
et Dominique Richier





Ce matin-là, Gédéon s'était éveillé de
bonne humeur.

Clopin-clopant, il se dirigea vers la forêt
de Mucingen qui couvre la moitié de l'Ile
Matapa, où Gédéon avait transporté ses
pénates.

À l'orée de la dite forêt, il aperçut un
bûcheron et une bûcheronne qui parlaient
avec animation.



Curieux de son naturel, Gédéon
s'approcha et, se dissimulant derrière le
tronc d'un hêtre, il écouta avec intérêt
toute une conversation.

- Qu'allons-nous devenir, ma chère
femme, disait le bûcheron ; voici qu'il est
question d'une nouvelle guerre !

- Grand Dieu ! gémit la bûcheronne.



- Aux dernières nouvelles, le prince de Mizempli vient de déclarer la guerre à notre souverain Grand Matou, souverain pontife de l'Ile Matapa.

- Mais c'est un méchant homme que ce prince de Mizempli.

- C'est un véritable monstre ; mal entouré et mal conseillé ; il est jaloux de la popularité de Grand Matou.

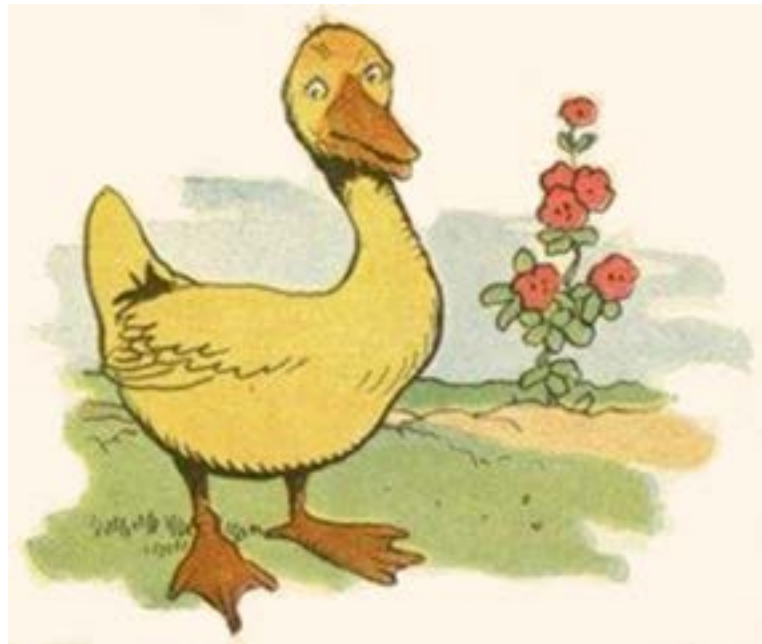
- Pourtant notre Grand Pontife n'est-il pas la bonté même ! tous ici le vénèrent.



- Oui ! bien qu'ancien Peau-Rouge des bords du Lac Salé, c'est un être doux, humain et pacifique.

- La déclaration de guerre a été envoyée ce matin à Grand Matou ; la nouvelle s'est vite répandue ; les hommes se confient au Destin, tandis que les femmes pleurent en maudissant le mauvais prince.

Oh ! Oh ! pensa Gédéon, ces propos m'intéressent.



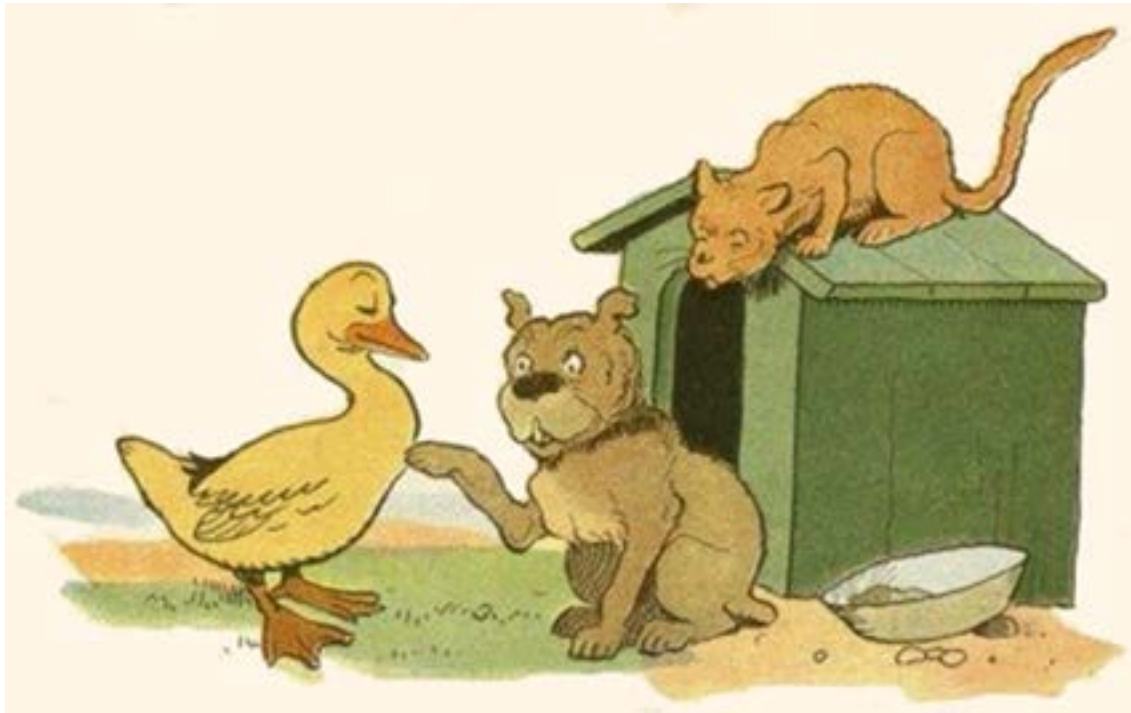
Il ne sera pas dit qu'un jaloux malfaisant
sèmera la ruine parmi ces populations
laborieuses et paisibles.

À nous deux, prince de Mizempli !

Gédéon s'en fut tout de suite trouver
son ami Grognard, le chien de garde du
château des Bellefeuilles, et lui raconta ce
qu'il venait d'entendre.

Grognard hocha tristement la tête.

- Qu'en penses-tu, cher ami ? dit Gédéon.



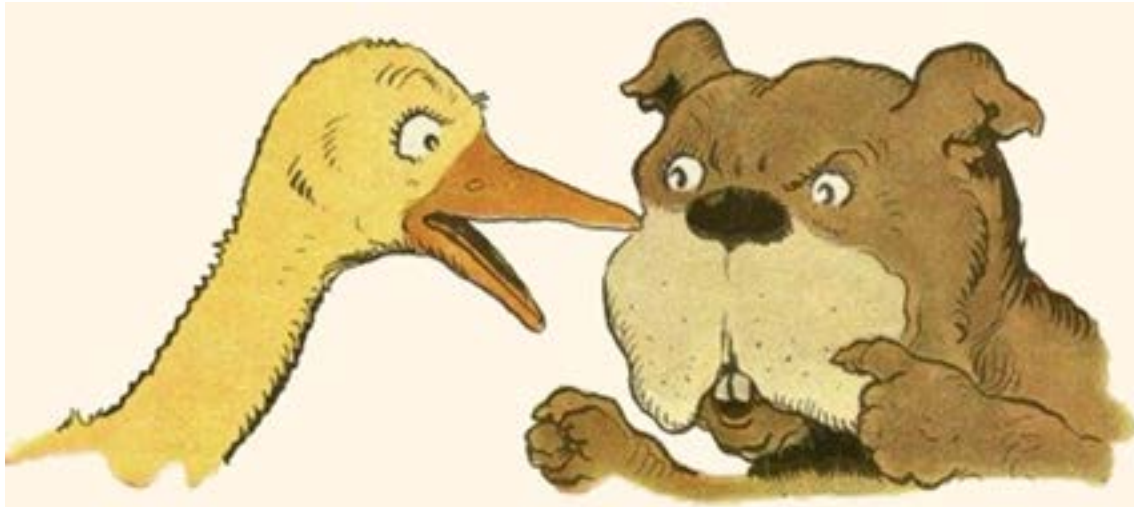
- Je sais tout, répondit le bouledogue.

- Tu sais tout ?

- Oui, je suis au courant, et je tremble pour Grand Matou.

- Mais le Grand Pontife est brave, tandis que le Prince est poltron comme un lapin.

- Oui, mais le Prince possède le trésor des Grammies !



- Que veux-tu dire ?

- Le Trésor des Grammies atteint cent millions de dollars ; il est échu par héritage au prince de Mizempli et est enfermé dans une grotte défendue par cent douze portes de pierre.

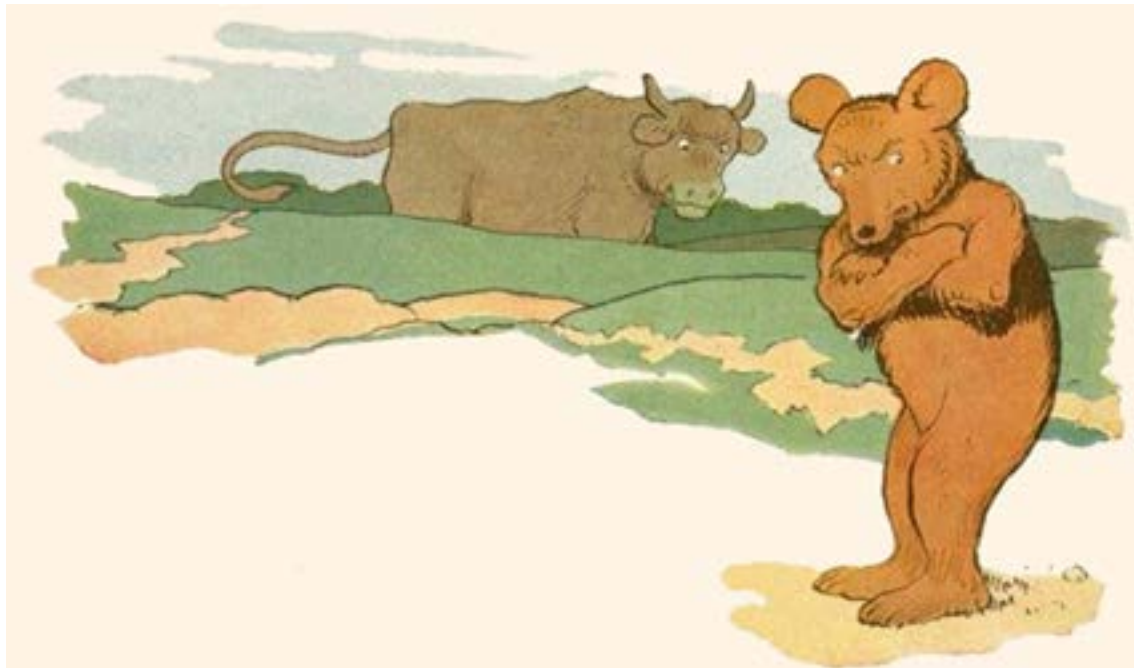
- Cent douze portes ! dit Gédéon. Quel travail pour graisser les serrures !



- Ce trésor est gardé par le nain Lupino qui loge dans le creux d'un chêne tout au milieu de la forêt et c'est Lupino qui détient la clé des cent douze portes.

- Mais un nain n'est pas dangereux !

- Erreur, mon cher Gédéon, Lupino est barbare et cruel ; de plus, il est insaisissable, car il est défendu par le taureau Brutus et par l'ours Ficelle.

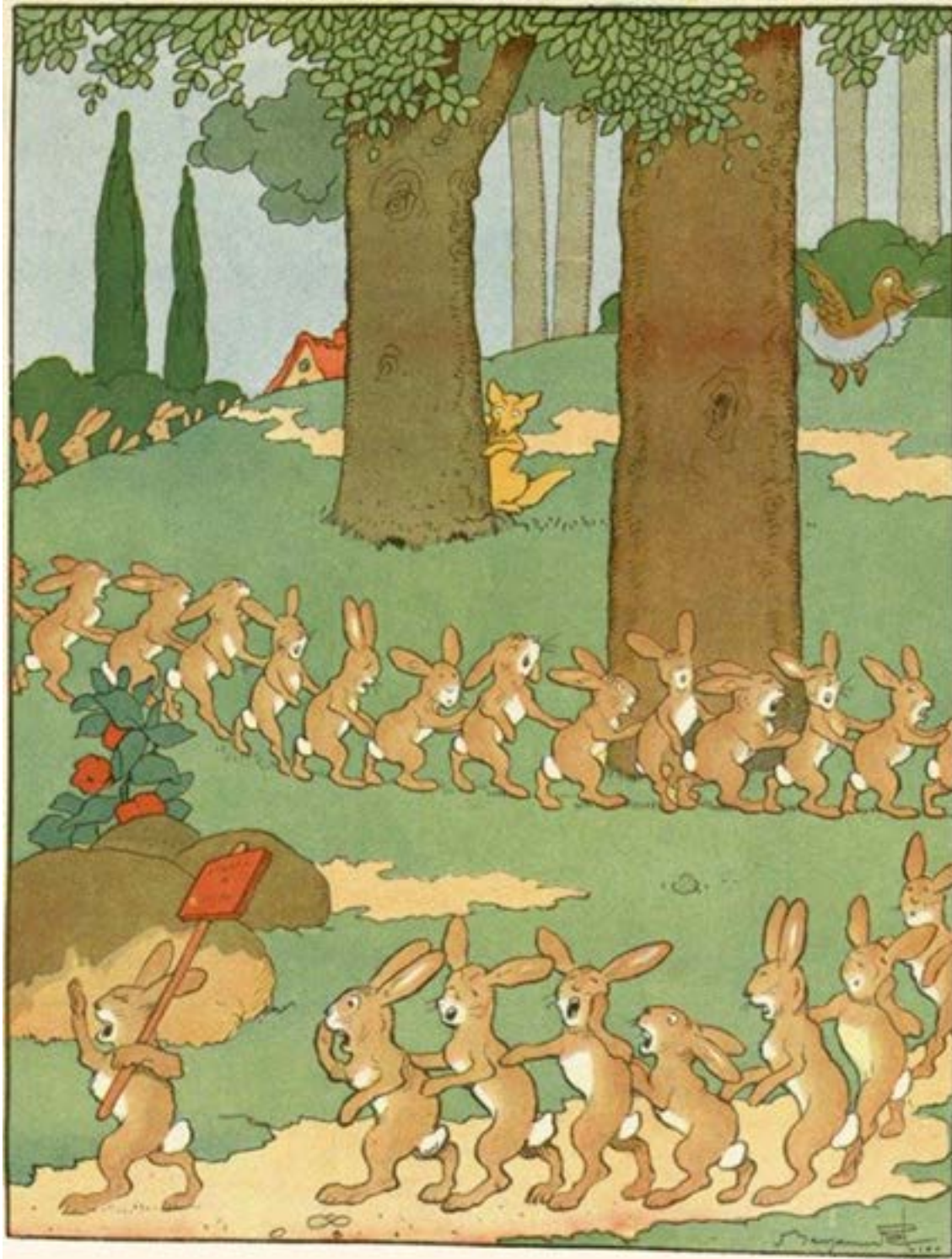


- C'est bien, dit Gédéon, il faut, à tout prix, que j'empêche cette catastrophe.

- Oui, parce que l'argent est le nerf de la guerre et tandis que le Prince est cousu d'or, le Grand Pontife est pauvre. Un pays pauvre ne peut lutter contre un pays riche.



- Coûte que coûte, j'ouvrirai les cent douze portes de pierre ! Et une fois en possession du trésor... je le mets aux pieds de Grand Matou...

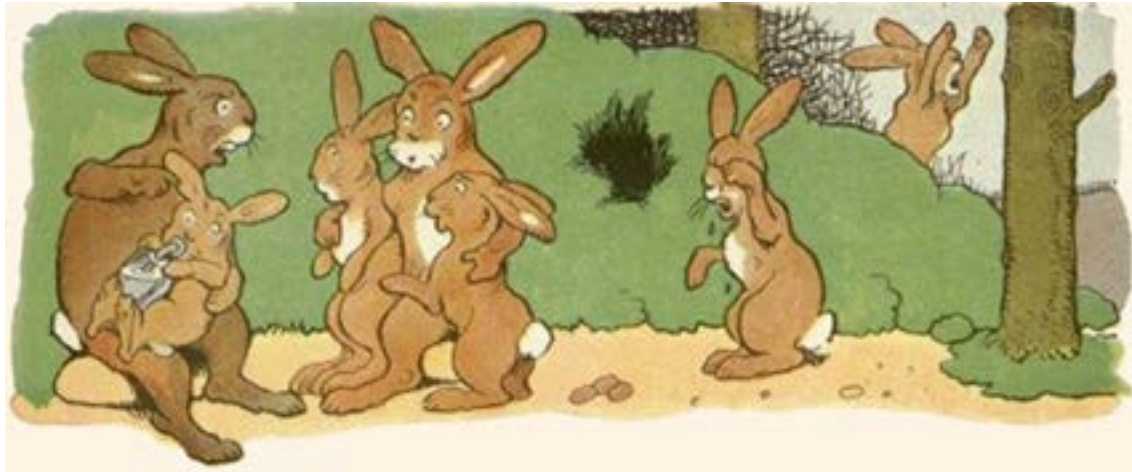


Là-dessus, Gédéon et Grognard se mirent en marche.

Ils rencontrèrent bientôt un monôme de lapins qui serpentait dans la forêt en criant : Conspuez Mizempli ! Conspuez Mizempli ! Conspuez !

Un autre groupe jetait ses lamentations à tous les échos.

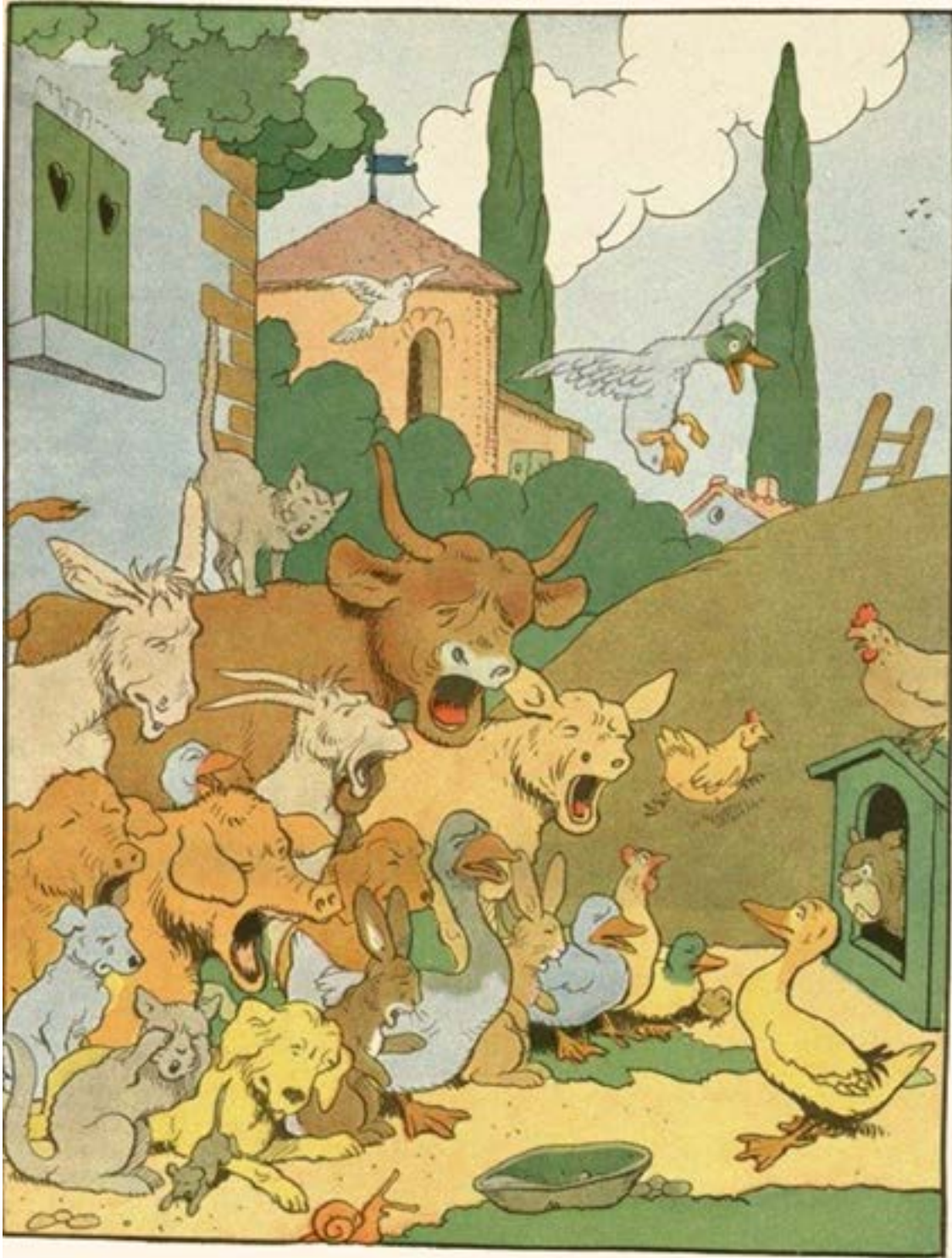
- Si l'on se bat, dit une Maman Lapin, j'espère qu'on ne me prendra pas mon petit Jeannot pour en faire un artilleur !



- Sois tranquille, dit le père, on ne prend pas les enfants au biberon !

En traversant une prairie, Gédéon et Grognard s'arrêtèrent émus devant le désespoir d'une vache nommée Blanchette, qui pleurait sur le sort futur de son veau ; tandis qu'un porc faisait prématurément des adieux touchants à sa chère épouse.





Mais à la ferme du château des Bellefeuilles, c'était bien autre chose : des pleurs, des plaintes, des lamentations, des cris, des clameurs et des gémissements emplissaient l'air et se répétaient en échos successifs et variés par toute la forêt.

Seule, une oie réfléchie, du nom de Clémentine, attendait froidement les événements.



Clémentine se joignit à Gédéon et à Grognard et tous trois arrivèrent bientôt à la villa du Docteur Robinus où demeurait le singe Rabougri.

Gédéon avait une idée : s'adjoindre le singe, qu'il savait adroit et intelligent, pour dérober la clé du trésor des Grammies.

Aux premières paroles du canard, le singe fit la sourde oreille, parut ne pas comprendre et quitta Gédéon rapidement en disant : J'ai la migraine, je vais aller me coucher.

Gédéon rapporta les paroles du singe à ses amis.

- Nous nous passerons de Rabougri, dit Grognard, Clémentine et moi t'aiderons dans ton projet.

- Merci, mes amis, dit Gédéon, je savais que je pouvais compter sur vous.

Quand la nuit fut tombée, Rabougri sortit furtivement de la maison de son maître et se rendit au rendez-vous qu'il avait fixé au nain Lupino ; car le singe était un traître qui, tous les jours, venait rendre compte à Lupino de ce qui se passait dans le pays.



- Quoi de nouveau ? dit le gnome dès qu'il aperçut le singe.
- Le pays est alarmé par la déclaration de Mizempli, ton maître, et tu cours personnellement un grand danger.
- Moi ?
- Oui, toi ! ainsi que la clé du trésor que Gédéon veut te ravir.
- Qu'il vienne !

Le lendemain, notre canard rencontra la taupe Réglisse qui lui dit : Gédéon, méfie-toi de Rabougri.

Le canard regarda la taupe avec étonnement et s'achemina lentement vers la ferme.





Tandis que Gédéon élaborait son plan en compagnie de Grognard et de Clémentine, la vallée se vidait des poltrons dont elle était remplie : des hannetons fuyaient, portés par des sauterelles ; des papillons transportaient des chenilles, et des taupes chevauchaient d'alertes musaraignes.

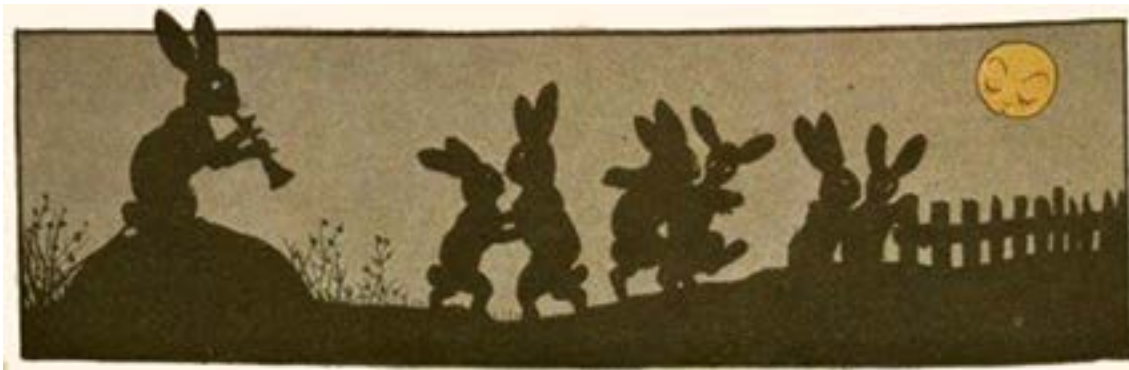




On vit même des furets fuir sur le dos des lapins et un écureuil transporté dans les airs par un canard sauvage.

Une petite fille, du nom de Bobine, abandonnait les fleurs, les papillons et les oiseaux qu'elle adorait.

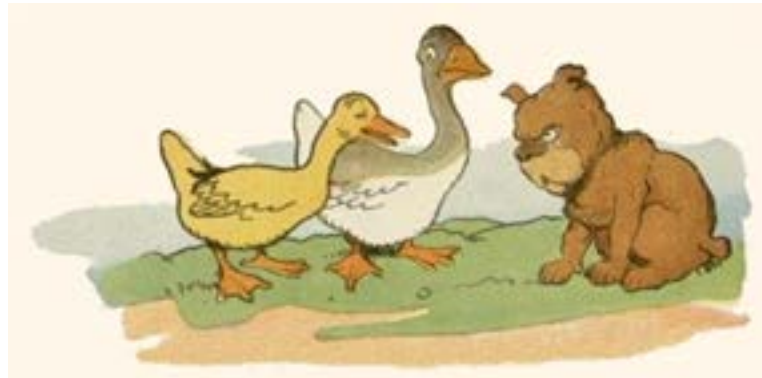
- Que je vais être malheureuse ! disait Bobine, je ne verrai plus ces vertes prairies fleuries et ensoleillées ; je ne verrai plus les abeilles butiner, ni les petits lapins danser au clair de lune, Dieu ! que je vais souffrir !



Près de là, Gédéon, Clémentine et Grognard tenaient leur dernier conseil.

- C'est très simple, dit Gédéon, c'est par la peur qu'on inspire, qu'on vient souvent à bout de ses ennemis. Un ennemi terrorisé est à la merci de celui qui l'attaque. C'est par la peur que nous inspirerons au nain que nous arriverons à bout de lui.

- Bravo ! s'écria Grognard.



- Voici mon plan : Nous nous déguisons en brigands armés jusqu'aux dents, nous semons la terreur dans la forêt : tous les fauves, épouvantés, fuient à notre approche, ainsi que le taureau Brutus et l'ours Ficelle.

- Puis nous nous élançons sur Lupino et lui arrachons la clé de fer que nous portons à Grand Matou ; celui-ci devient naturellement possesseur du trésor des Grammies après avoir ouvert les cent douze portes de pierre.



- Quant à Mizempli, ruiné pour toujours, il lui sera difficile de faire la guerre et comme ce n'est pas Grand Matou qui la fera, nous continuerons à vivre dans la bien faisante paix.

- Ton plan est génial, reprit Grognard.

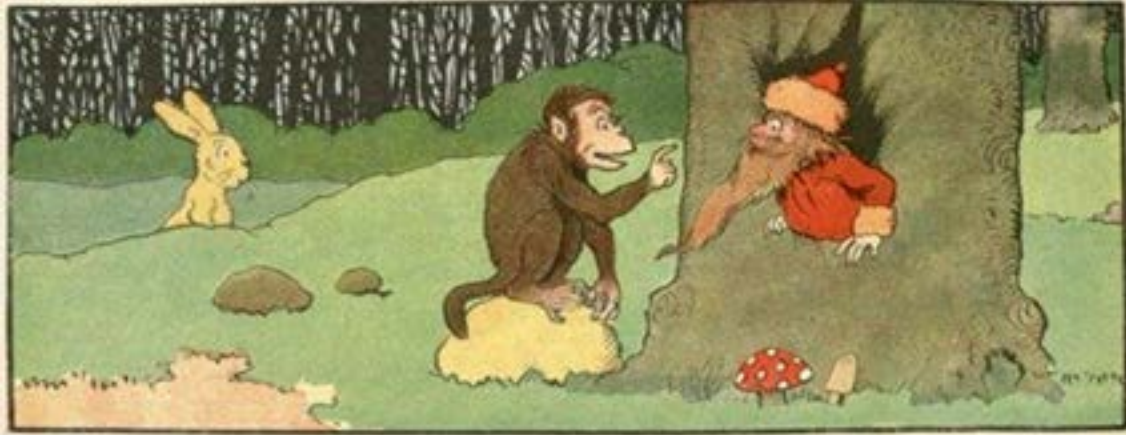
- Venez ! dit Gédéon en entraînant ses amis dans un vieux grenier du château où ils trouvèrent, au fond d'une malle, des oripeaux et des armes, ainsi qu'une petite boîte que le canard prit en disant : je l'emporte... ça peut servir.



Rabougri, qui ne quittait plus la fenêtre de son patron, aperçut tout à coup les silhouettes de Gédéon et de ses amis équipés en brigands.

- Que se passe-t-il ? dit le singe ; pas de doute, ce maudit canard part en expédition pour ravir, à mon ami Lupino, la clé du trésor. Avertissons ce dernier sans retard.

Avant la nuit, Lupino, mis au courant, se tenait sur ses gardes.

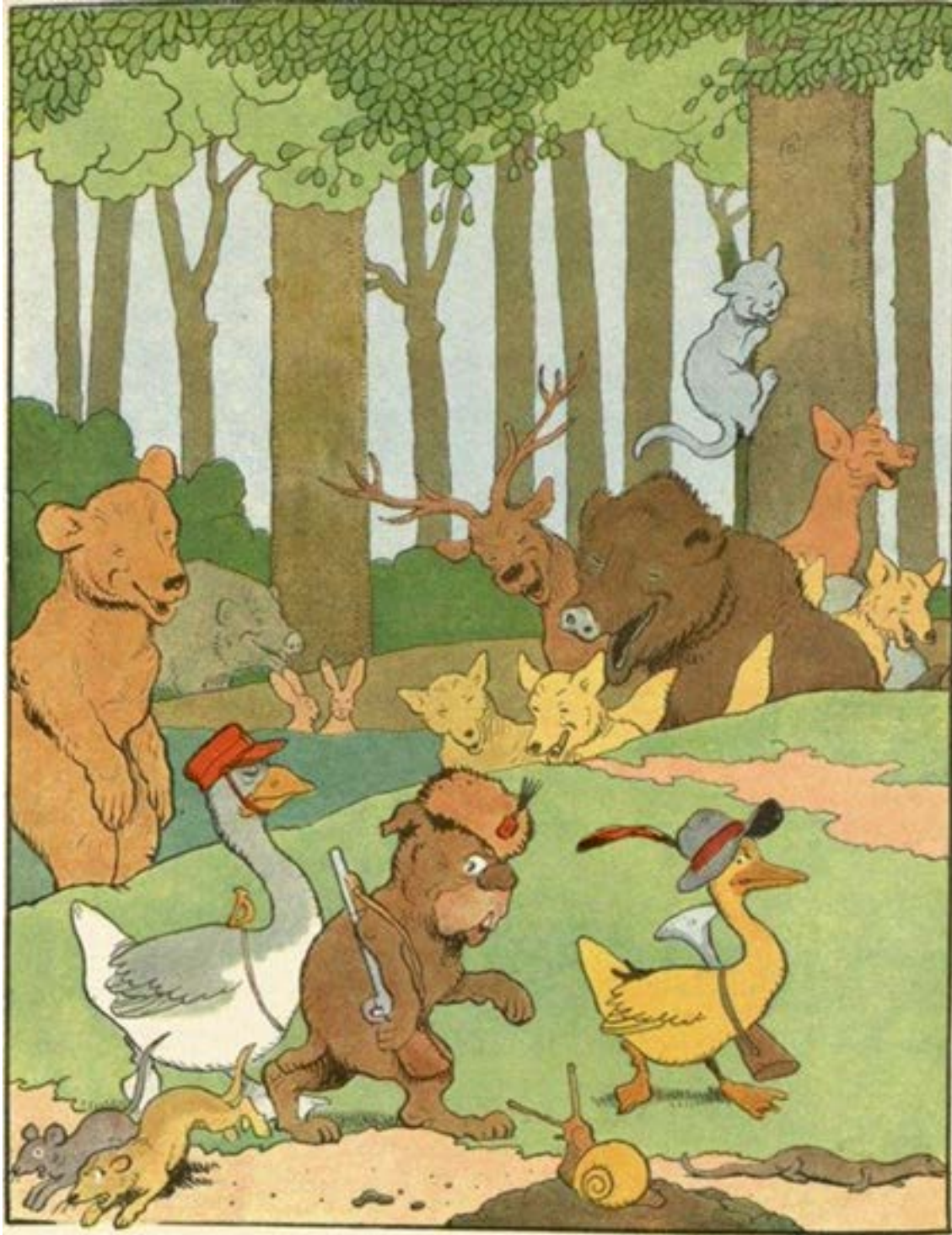


- Merci, mon bon Rabougri, dit le nain, je vais dépêcher Brutus et Ficelle au-devant de ces trois misérables ; et rappelle-toi que le jour où nous triompherons, le prince de Mizempli te nommera grand Chambellan du Palais.

- Nous serons victorieux ! dit le singe en détaillant.

Ce jour-là, Gédéon, Grognard et Clémentine, surpris par la nuit, couchèrent à la belle étoile.





Le lendemain, de bonne heure, ils se remirent en marche et entrèrent résolument dans la forêt avec un air féroce.

Hélas ! nos trois amis n'obtinrent pas l'effet espéré.

Quolibets et sarcasmes les accompagnèrent jusqu'à la demeure de Lupino.

- Personne n'a peur, fit remarquer Clémentine, tout le monde rit.



- Le résultat est le même, répondit
judicieusement Gédéon... ; s'ils rient, ils
sont désarmés.

En traversant une clairière, les trois
brigands se trouvèrent en présence
du taureau Brutus qui fixa des yeux
menaçants sur le trio.

- C'est Brutus ! dit Gédéon, il est à moi !
écartez-vous !

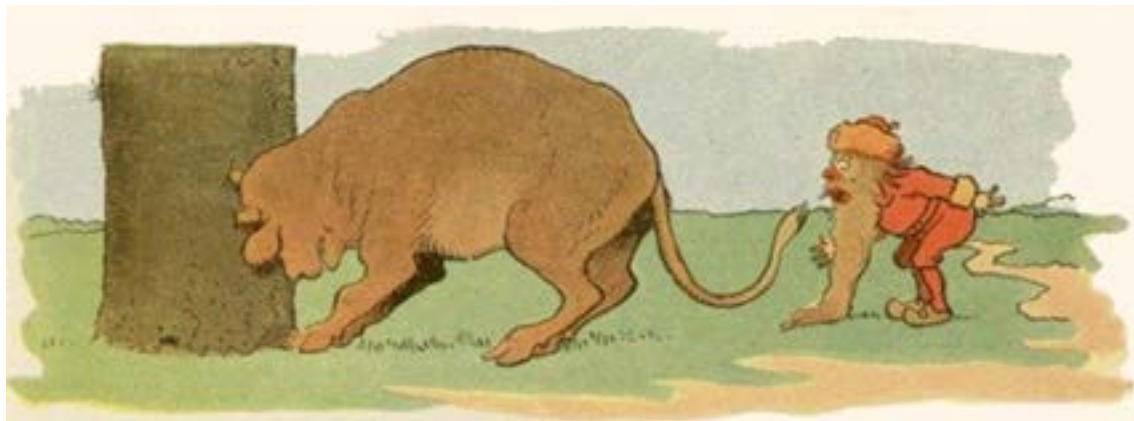


Ce disant, Gédéon alla se poster au pied d'un aubier, en jetant sur Brutus un regard de défi.

Le taureau furieux, se précipita cornes en avant sur le canard.



Mais celui-ci s'écarta au moment précis où le taureau, emporté par l'élan, enfonçait ses deux cornes dans le tronc tendre de l'arbre, pendant que Gédéon filait entre les jambes de son adversaire et prenait la clé des champs.



Brutus était prisonnier de l'aubier et c'est dans cette fâcheuse position que le trouva le nain Lupino qui était accouru aux nouvelles.



À quelques pas de là, Grognard, sur le conseil de Gédéon, vidait alors sur le sol du chemin le contenu de la petite boîte trouvée dans le grenier du château ; il s'agissait de punaises à fixer le papier.



Bientôt, au bout du chemin, l'ours
Ficelle apparut ; Grognard fut tellement
effrayé par cette apparition, qu'il tomba
sur le semis de punaises en métal dont
quelques-unes pénétrèrent jusqu'à la
chair.

- Dieu ! que je souffre ! gémissait le
bouledogue ; Gédéon, viens à mon
secours !



Tandis que Gédéon était occupé à enlever, avec son bec, les punaises fichées dans l'échine du bouledogue, Ficelle se rapprochait d'eux.

Pauvre Ficelle ! il n'était pas à trois pas des brigands qu'il poussa des grognements douloureux : une quantité de punaises s'étaient plantées dans ses pieds et le faisaient cruellement souffrir dès qu'il touchait le sol.



Excité par la douleur, il se roula sur le chemin ; ce fut bien autre chose, car tous ces petits clous qui demeurent le plus souvent la pointe en l'air, pénétrèrent dans son échine.

L'ours n'en demanda pas davantage ; geignant et hurlant, il regagna péniblement son domaine où il fit demander une cigogne, un mulot et un furet de ses amis, pour l'aider à retirer de ses pattes et de son dos les malencontreuses punaises.



Les trois animaux cueillirent les punaises une à une et les jetèrent dans une vieille casserole en fer-blanc qui se trouvait sur le chemin.

Au cours de cette opération, Lupino se présenta et assista au supplice de l'ours.



Bientôt, ce dernier fut sur pied et, abandonnant le nain qu'il était chargé de défendre, il se dirigea vers son domicile sylvestre pour s'y reposer.